

Depuis quelques mois, l'Opéra-Comique est dans une telle veine d'activité qu'à peine laisse-t-il aux feuilletonistes le temps de prendre haleine. Allez, pauvres feuilletonistes, allez aux champs vous délasser de vos travaux de l'hiver, toujours les mêmes et toujours renaissans; profitez des rares beaux jours que le climat vous accorde pour vous reposer dans la contemplation des images calmes et riantes de la nature, pour chasser la fatigue de l'esprit par l'exercice du corps, pour respirer le grand air, et surtout pour soustraire vos oreilles aux bruits discordans de la ville et à l'atroce et implacable poursuite des orgues de Barbarie... Illusion! vous n'êtes pas plutôt arrivés dans votre douce retraite, où vous avez la bonhomie de vous croire, comme au Marais, à cent lieues de Paris, que vous vient brusquement une sommation de comparaitre ce soir à tel théâtre pour telle première représentation. Mais la sommation arrive trop tard. Au moment où la poste de la banlieue vous apporte l'enveloppe qui contient votre billet de stalle ou de loge, la première représentation a déjà eu lieu; votre loge ou votre stalle est restée vide; et si, dans la matinée, vous avez par désœuvrement brisé la bande de vos journaux, vous avez pu voir, en belles colonnes de feuilleton, une analyse détaillée de la pièce nouvelle, un jugement sur la musique et les acteurs, le succès obtenu, enfin tout; jusqu'au chapitre des accidens de la soirée, enregistré et mentionné exactement par vos confrères assidus de Paris.

Il n'est plus temps. Toutefois, un remords, une inspiration de la conscience, et peut-être un peu de curiosité vous font prendre en toute hâte la route de la capitale. Vite vous allez consulter au coin de la rue l'affiche du jour. Mais quelle est votre surprise en voyant que l'affiche du jour ne dit pas un mot de l'opéra nouveau, et que, bien loin de là, elle vous laisse à penser que l'opéra nouveau est déjà dans le nombre des vieilleries, puisqu'elle vous annonce pour tel autre jour, *sans remise*, la première représentation d'un autre opéra nouveau, dont elle vous fait connaître le titre et l'étendue en un, deux ou trois actes- Allons! vous dites-vous un peu mortifié, je m'y reprendrai plus tard. Voilà un voyage inutile. Et vous remontez dans votre omnibus qui, de correspondance en correspondance, vous ramène à vos champs, *Gros-Jean comme devant*. Bien entendu qu'en partant vous avez pris la précaution d'inscrire sur votre agenda le titre de l'opéra annoncé, à la date du jour fixé, et que, cette fois, vous vous êtes promis de ne pas manquer la première représentation pour vous mettre en règle avec le théâtre, votre journal et vos lecteurs. Toutes vos mesures sont bien prises. Le jour vient. Vous partez; vous arrivez. Que dit l'affiche? Hélas! autre mystification! L'affiche porte le nom du dernier opéra que vous n'avez pu voir et dont vous n'avez pu rendre compte; et, quant à l'ouvrage que vous veniez entendre, elle vous laisse dans la plus complète incertitude par ces mots: *En attendant la première représentation de ... opéra en ... actes, retardé par indisposition de M.****

Que l'aire?. Vous vous résignez à aller entendre l'opéra nouveau déjà vieux, et dont l'exécution est déjà livrée aux doublures; et, pour ce qui est de l'opéra véritablement nouveau, de l'opéra inédit et en répétition, c'est *en attendant*, comme dit l'affiche. Ainsi (car il faut abrégé le récit de toutes vos tribulations), vous arrivez de retards en retards, de soubresauts en soubresauts, jusqu'à la fin de la saison, pendant laquelle vous ne savez au juste comment vous avez passé le temps, si vous avez réellement habité la campagne ou Paris, si vous vous êtes reposés ou fatigués, ennuyés ou divertis. De plus, durant cet intervalle, vous avez accumulé dans votre tête manière) écrire une bonne douzaine de feuilletons; vous n'en avez pas fait un seul, et, de cette manière, vous vous êtes exposés aux plaintes des administrations de théâtre, aux reproches sévères de vos directeurs en chef, et aux murmures de ces abonnés intempestifs qui ont cette exorbitante prétention que leur journal doit, pour leur argent, leur parler de tout, même de ce que vous n'avez ni vu ni entendu.

Le moyen maintenant de se mettre en règle avec tout le monde et de solder tous les comptes arriérés! Le moyen? Il est bien simple. N'allez pas faire l'aveu de vos torts: un journaliste doit nécessairement avoir toujours raison. Mais jetez adroitement la faute sur les circonstances; après cela, faites-moi un feuilleton, un seul, dans lequel vous récapitulerez, un à un, chacun des sujets qui a été pour vous l'occasion d'un péché d'omission involontaire. Dites-moi en trois lignes ce que, en ayant recours à la recette d'usage parmi les feuilletonistes, vous eussiez délayé en six ou huit colonnes. Ce préambule obligé par lequel d'ordinaire vous entrez en matière, supprimez-le. Cette digression que vous vouliez faire dans le premier sujet venu, par exemple, le chemin de fer, renoncez-y. Cette analyse minutieuse de la pièce, acte par acte, scène par scène, saupoudrée de textes historiques et d'une érudition à bon marché; cette bienheureuse analyse littéraire, sauvegarde et refuge assuré des pauvres critiques, laissez-la de côté: tout le monde l'a faite; elle n'est plus à refaire. Allez droit au but, et, encore une fois, dites-moi en trois lignes ce que vous me diriez le lendemain d'une première représentation, tout juste ce qu'il faudrait pour me mettre au fait.

À l'œuvre donc! Commencez par énumérer les divers ouvrages que, dans l'espace de trois mois, l'Opéra-Comique nous a successivement donnés. Ce sont d'abord:

L'An Mil, opéra en un acte, où l'on reconnaît l'habileté de M. Mélesville et l'esprit et la verve dramatique de M. Paul Foucher, mais dont la musique, confiée à un gracieux compositeur, M. A. Grizar [Grisar], chez qui l'expression se rapproche de celle de Bellini, a malheureusement le défaut d'être prétentieuse, et courue dans un système d'instrumentation trop exagéré et trop bruyant;

Le Remplaçant, œuvre dans laquelle on trouve de nombreuses traces du talent distingué de M. Bation, comme *Pair plein de franchise* et de *nerf du Moine*, mais à laquelle on doit reprocher généralement un style tourmenté;

Le Bon Garçon, le dernier opéra représenté au théâtre de la Bourse, et qui ne justifie pas les espérances qu'avait données *Co imo*, coup d'essai de l'auteur.

Vous observerez ici que si vous ne vous astreignez pas rigoureusement à suivre dans votre inventaire un ordre chronologique, c'est pour parler en dernier lieu de deux opéras plus anciens de date que le *Bon Garçon*, mais qui méritent une mention toute particulière. Ces deux opéras sont la *Double Échelle*, de M. Thomas, et la belle partition de *Guisse*, de M. Onslow.

La *Double Echelle* est un petit opéra charmant. L'intrigue, puisée dans les mœurs du siècle de Louis XV, est fort divertissante, et M. Thomas a écrit sur ce libretto une musique vive, spirituelle, sémillante, pleine de finesse, riche de modulations inattendues, d'une instrumentation piquante, d'effets et de contrastes heureux. Il est peu de morceaux dans cette partition que l'on ne puisse citer pour la fraîcheur, la délicatesse et le fini des détails, et vous ne manquerez pas surtout de signaler le menuet dans le style de l'ancienne cour qui termine la pièce, morceau original dans sa vieille allure, et très remarquable par sa franchise et sa couleur. Un autre mérite que vous n'hésitez pas à reconnaître, c'est que M. Thomas a su se renfermer dans le cadre de miniature qu'on lui avait confié sans songer à l'agrandir et à recourir à un ordre d'inspirations plus élevé. Il a su se maintenir dans le cercle qui lui était tracé, et ce n'est pas un médiocre talent que de se faire petit suivant les conditions du sujet. // 2 //

Mais cette dernière observation, qui est un éloge pour M. Thomas, deviendra

une critique, si vous l'appliquez à M. Onslow. Vous jugerez peut-être comme moi, que M Onslow, ce grand et sérieux compositeur, le seul français qui, dans le quatuor et le quintette, rivalise avec les grands musiciens d'Allemagne, vous jugerez, dis-je, que M. Onslow, dans la partie de son opéra qui appartient au genre d'opéra-comique proprement dit, a eu la plus grande peine à se plier aux allures et aux formes que ce genre exige. Mais en revanche, vous retrouverez le grand et sérieux compositeur dans toute la partie dramatique, poétique, instrumentale, pittoresque, de son œuvre. Son ouverture est une belle symphonie énergiquement écrite, conduite admirablement. Les couplets de *Guise*, au premier acte, le quintette sans accompagnement, le finale, l'air de *Henry*, au troisième acte; la *Sarabande*, l'imitation de la grêle et du sifflement des vents, sont autant de chefs-d'œuvre d'expression, de coloris, de verve et de vérité. Vous admirerez les ressources que le compositeur a tirées des voix et de l'orchestre, et de l'opposition de l'orchestre et des voix; vous admirerez aussi le rôle qu'il a confié à chaque instrument, rôle toujours approprié à sa nature, à son timbre et à l'étendue de son diapason. Vous avouerez ensuite que depuis bien longtemps l'enceinte de l'Opéra-Comique n'avait pas retenti d'accens tour-à-tour aussi nobles, aussi mâles, aussi harmonieux. Quant aux moyens d'exécution de ce théâtre, l'opéra de *Guise* vous fournira l'occasion encore de protester contre cette opinion erronée que les chœurs y sont nuls ou mauvais. Vous aurez pu vous convaincre, au contraire, qu'ils sont très-satisfaisants lorsqu'ils ont à exécuter une musique pleine d'animation et de vie, et que si l'administration de ce théâtre est forcée de conserver quelques sujets d'une médiocrité désespérante, elle possède, en compensation, soit dans l'orchestre, soit dans les chœurs, soit dans quelques acteurs réellement distingués, les éléments nécessaires de tout ensemble.

En outre, l'opéra de *Guise* pourra donner lieu à une observation d'un haut intérêt. Si par hasard vous avez été assez heureux pour entendre, hors, de la scène, quelques morceaux de cet opéra supprimés à la représentation, vous n'oublierez pas de déplorer la triste condition des musiciens qui se voient forcés de mutiler leur propre ouvrage et d'en élaguer les plus belles pages pour se conformer à quelques vandales exigences de coulisses. M.Onslow n'a pas été le seul à souffrir de ces tristes sacrifices brutalement imposés au génie. On sait que M. Meyerbeer a été obligé de faire des retranchements dans *Robert-le-Diable*, et de supprimer l'ouverture d'un air des *Huguenots*. A ce propos, il est un moyen que l'on peut suggérer aux musiciens et qui, sans contrarier le moins du monde les vues des administrations théâtrales et des acteurs, serait au moins une fiche de consolation pour les connaisseurs. Pourquoi les compositeurs d'opéra ne feraient-ils pas graver leurs ouvrages tels qu'ils les ont écrits, en ayant soin d'indiquer les coupures et les suppressions que l'on fait à la scène? Cette méthode est usitée parmi nos dramaturges; il n'y aurait aucun inconvénient, ce me semble, à l'étendre jusqu'aux musiciens.

Après avoir ainsi passé en revue les nouveautés que l'Opéra-Comique nous a données depuis quelques mois, après avoir dit une parole d'encouragement à un jeune débutant de ce théâtre, M, Fleury, vous conviendrez que si l'Opéra-Comique continue de temps en temps à faire quelques concessions au genre vaudevillique, à ce genre éminemment national, comme l'on dit (dénomination peu flatteuse pour la nation la plus spirituelle du monde), parfois aussi il manifeste le désir de s'élever à l'inspiration vraiment noble et dramatique, comme dans *Guise*, ou d'adopter un genre spirituel et distingué, comme dans la *Double échelle*, le *Postillon de Longjumeau* et l'*Ambassadrice*, dont la vogue se soutient toujours.

Ce n'est pas tout. Vous venez de parler de l'Opéra -Comique; n'oubliez pas de nous parler du Grand-Opéra. Mais, en sortant du théâtre de la Bourse, faites un détour et venez vous arrêter un instant à Saint-Eustache, dans cette belle et grandiose

église, où le jour de l'Assomption vous serez certainement allé entendre une messe solennelle de la composition de M. Adam. Vous insisterez peu sur cet ouvrage parce que, à vrai dire, il mériterait une analyse et un examen à part. Ce n'est pas assurément-là du style véritablement religieux, de la musique sacrée dans son austère simplicité et sa majesté calme et pleine d'onction; mais c'est un progrès vers cette musique et ce style. Sous le rapport de la composition, vous trouverez que cette messe, à elle seule, fait autant d'honneur à M. Adam que tous ses ouvrages dramatiques, et l'on sait pourtant les succès mérités qu'il a obtenus dans ce genre. Ne quittez pas Saint-Eustache sans rendre hommage au zèle éclairé et au talent de l'organiste et de M. Diesch, maître de chapelle, qui travaillent sans relâche à épurer les livres de chant d'église, à rétablir le plain-chant dans sa première intégrité, à faire exécuter des chorals, des faux-bourçons, des litanies, des motets des compositeurs des siècles de foi, et qui initient les chanteurs et les fidèles à l'esprit de ces compositions inspirées dans le silence et à l'ombre des sanctuaires.

Maintenant, passez à l'Opéra. Applaudissez Duprez, ce puissant chanteur, s'appropriant tour-à-tour les rôles créés avant lui, en attendant un rôle créé pour lui. Voyez-le ressuscitant *Stradella*, qui sans lui serait définitivement mort au moment du départ de Nourrit. Voyez-le dans *la Juive*, dans la belle prière du banquet, et l'air magnifique: *ô Rachel!* Voyez-le ranimant, renouvelant tout le répertoire et nous faisant toujours découvrir de nouvelles richesses dans *Guillaume Tell* et *les Huguenots*. Voyez ce chanteur infatigable aborder, dans *la Muette*, le roi de *Masaniello*; s'y montrant plein de tendresse, plein de mélancolie, plein d'un enthousiasme patriotique, et s'y révélant acteur consommé. Louez l'administration d'avoir repris cet opéra de *la Muette*, le chef-d'œuvre d'Opéra, dont toute la partie populaire est si variée, si richement accidentée, si spirituelle, et dont, les airs de ballet sont si ravissants. Admirez la pantomime si vraie, si naturelle, si naïvement pathétique de Mlle Fanny Elssler dans *Fenella*.

Quant à la *Cachucha* des dames Noblet, tout en rendant justice au talent de ces danseuses, reprochez-leur d'avoir préféré les applaudissemens du parterre à ceux des loges et du balcon. Louez M. Duponchel d'avoir joint à ses ressources la voix de madame Stoltz, qui remplacera convenablement mademoiselle Falcon, et qui, loin de nuire à cette dernière, contribuera au triomphe de sa rentrée; n'oubliez pas d'applaudir aux progrès constans et remarquables de madame Dorus-Gras, et à la belle voix et à la belle méthode de M. Alizard. Puis, cet examen fait de toutes les richesses musicales de la saison comme de vos propres souvenirs, si vous êtes sûr de n'avoir rien oublié, dites-vous cette parole consolante: Je suis en règle.

Mais une fois vos dettes payées, gardez-vous d'en contracter de nouvelles. Méfiez-vous des sollicitations de la campagne; je parle de la campagne des environs de Paris. Ne croyez pas au repos qu'elle vous promet. Au moment où vous vous laissez bercer à votre belle paresse, vous entendez brusquement résonner à votre oreille le fameux *Marche!* de Bossuet; c'est Paris qui vient vous saisir au collet et vous entraîner dans son tourbillon fatal. Restez à votre poste de journalises, sous peine de venir trop tard ou trop tôt pour les premières représentations, sous peine d'être trompé par les affiches, sous peine d'impatisser les administrateurs des théâtres, sous peine d'être grondés par les rédacteurs en chef de journaux, sous peine enfin de faire un feuilleton avec autant d'efforts et de temps qu'il en faudrait pour dix; un feuilleton qui, après tout, n'en vaut, qu'un et ne vous sera compté que pour un dans le public et ailleurs. Pour conclusion, souvenez-vous du proverbe:

Qui trop embrasse, mal étreint.

JOURNAL DE PARIS, 27 septembre 1837, pp.1-2.

Journal Title: JOURNAL DE PARIS

Journal Subtitle:

Day of Week: Wednesday

Calendar Date: 27 September 1837

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: 226

Year:

Series:

Issue: Mercredi 27 Septembre 1837

Livraison: None

Pagination: 1-2.

Title of Article: FEUILLETON. TRIBULATIONS D'UN
FEUILLETONISTE MUSICAL.

Subtitle of Article: *A l'occasion de l'An Mil, du Remplaçant, du Bon
Garçon, de la Double Echelle, de Guise, d'une Messe
en musique de M. Adam, de Stradella, de la Juive, de
la Muette de Portici, etc., etc.*

Signature: J. D'ORTIGUE.

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue.

Layout: Front Page and Internal Text

Cross-reference: None.